

## La catastrophe des Sables en 1881 (poésie)

Je ne suis qu'une veuve une mère.  
Une humble vendéenne ignorant la grammaire,  
Les phrases des beaux parleurs  
Mais de grâce écoutez la pêcheuse inconnue  
Qui des Sables-d'Olonne à Paris est venue.  
Le coeur en deuil les yeux en pleurs  
Votre âme excusera mon langage inhabituel  
Voici j'avais deux fils l'un courageux, un modèle  
Tombe sous les murs de Paris  
L'autre un hardi marin  
Le seul espoir et la fête de mes vieux ans  
Eh bien, le jour de la tempête, l'océan me l'a pris  
C'est le vingt-sept janvier que se passa la chose  
La mer tranquille comme un lion se repose  
Dormait sous le beau ciel d'azur  
Réunis sur les quais nos marins de la Chaume  
Disent : voilà huit jours qu'il fait froid et qu'on chôme  
Allons pêcher le temps est sûr  
Une heure après soixante ou quatre vingt chaloupes  
Partirent d'un air triomphant  
Chacun leur souhaitait prompt retour, bonne prise  
Et longtemps je suivi des yeux  
La voile grise du bateau de mon cher enfant  
La nuit vint soudain par une brusque saute  
Le vent tourna du Sud au Nord-Ouest  
Sur la côte la tempête se déchaînait  
La mer grondait le ciel était noir  
La première j'accourus sur la rive  
Implorant pour mon Pierre Notre-Dame de Bourgenay  
Oh ce fut une nuit épouvantable  
Rien que l'obscurité rien que le bruit terrible des flots  
Nous étions là deux cents, oui deux cents femmes du port  
Ombres, exténuées, cheveux épars  
Criant aux vagues, aux nues, les noms des matelots absents  
Mais seuls les grondements sourds répondaient à nos  
plaintes  
La voix de l'ouragan couvraient nos voix éteintes  
Mais que nous importaient le vent et la pluie, et la foudre  
Et l'orage qui nous crachait au front  
Et la lave au visage nous voulions nos hommes vivants  
L'aube parut enfin à l'effroyable rêve  
Partout de tous côtés, d'un bout à l'autre de la grève  
Des épaves et des débris, des cadavres et des planches  
Et folle, je sautais dans les écumes blanches  
Appelant mon Pierre à grands cris  
Oh vous ne savez pas quel désespoir farouche  
Quels appels déchirants s'échappaient de nos bouches  
Quels sanglots torturaient nos chairs  
Elle qui dans sa fureur qui toujours recommence  
La vague au milieu d'un acte de démence

Nous prend nos êtres les plus chers  
Mon pauvre Pierre est mort là-bas au fond des Barges  
Où les vagues se font si hautes et si larges  
Il a son bateau pour cercueil  
Onze barques de pêcheurs cinquante deux hommes ont péri  
C'est affreux et maintenant nous sommes  
Cinquante deux femmes en deuil  
Voilà pourquoi je viens par le bon Dieu guidée  
Demander à Paris au nom de la Vendée  
Un peu d'argent, un peu de pain  
C'est pour nos orphelins, ô donnez votre obole  
Donnez aux pauvres gens que le malheur affole  
Et qui portent le deuil au front  
Donnez et pour un temps oubliant leurs épreuves  
Celles qui, d'un an, de l'océan furent veuves  
Avec des pleurs vous béniront

C'est Alma Croizillac qui est allée à Paris